



# Les fantômes du Drakkar.

Le 23 octobre 1983, 58 parachutistes français étaient tués dans l'explosion de leur bâtiment à Beyrouth. Trente ans plus tard, six survivants ont accepté de raconter l'après: le traumatisme, l'absence de soutien psychologique, les pensions qu'il faut mendier. Et la rancœur, omniprésente, contre ceux qui les ont "assis le cul sur une bombe".

**Par Benoît Hopquin/  
Photos Nicola Lo Caizo**

**U**N HOMME NE PARLE PAS. Quand ils avaient 20 ans, quand ils étaient dans les paras, ils croyaient à cette baliverne. Ils avaient ravalé leur chagrin, cadencé leur douleur, tu leur déresse. Aujourd'hui, ils en ont 50 et se foutent bien du qu'en-dira-t-on. Ils savent que cette pudeur virile n'a fait que les détruire un peu plus, les ronger au plus profond, année après année. Alors, ils pleurent désormais. Ils chialent comme les gosses qu'ils étaient encore, ce 23 octobre 1983, à Beyrouth, quand l'immeuble Drakkar s'est effondré. Leurs copains sont morts. Eux s'en sont tirés, dans le sens où on les a soignés de là, blessés, miraculés, en tout cas vivants. Mais une partie d'eux-mêmes est restée là-bas, ensevelie sous les gravats, la plus belle peut-être: l'innocence. Ils venaient de milieux populaires, de petits patelins, de familles nombreuses souvent. Ils n'avaient pas poussé bien loin les études. Ils avaient pour horizon certain un travail à l'usine du coin et l'angoisse de la routine. Quand est venu le temps du service militaire, ils ont choisi les paras. Ils ont coiffé le béret rouge pour le voyage, pour l'aventure. Pour la soldie, aussi, qui leur permettrait d'acheter une belle voiture et de payer une bouteille en boîte de nuit. Ils ont découvert l'amitié, une amitié qu'on aime bien moquer, de chambre, de paquetage, de craphutage, mais une

vraie amitié, indéfectible, une amitié par-delà la mort, ils le savent bien aujourd'hui. Ils appartenaient à la même compagnie, la troisième du 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs parachutistes (RCP). Ils étaient basés à Pau, partageaient les mêmes pièces et les mêmes bordées. Quand la hiérarchie a demandé des volontaires pour aller au Liban, ces appels ont dit oui ensemble, sans hésiter. Ils ne connaissaient rien de ce pays, sinon qu'il était en guerre. On les a installés dans un des quelque trente casernements qu'occupait le contingent français de la force multinationale à Beyrouth. Ils portaient tous des noms de bateau. Eux, ce fut Drakkar. Ils ne savaient que pour les patrouilles, dans le secteur qui leur avait été attribué. Ils n'ont pas tardé à comprendre qu'ils les avait « mit au milieu d'un merdier », « assis le cul sur une bombe ». D'une rue à l'autre, ils percevaient de la sympathie ou de l'hostilité. Dans les quartiers chiites où traînaient les portraits de Khomeiny flanqués de drapeaux noirs, ils ressentait la haine. Le dimanche 23 octobre, vers 6h30, alors qu'ils se préparaient, ils ont entendu une explosion du côté de l'aéroport, dans le secteur américain. Un champignon de fumée s'est élevé dans le ciel. Le siège des marines venait de sauter, faisant 241 morts. Une minute trente plus tard, les hommes ont entendu un énorme boum sous leurs pieds et vu sortir une boule de feu. Ils ...

Cliquer sur l'image pour accéder à l'article au format PDF